



HAL
open science

Le matriarcat primitif n'est plus ce qu'il n'a jamais été

Christophe Darmangeat

► **To cite this version:**

Christophe Darmangeat. Le matriarcat primitif n'est plus ce qu'il n'a jamais été. La Pensée, 2022, 410, pp.131-142. 10.3917/lp.410.0131 . hal-03738415

HAL Id: hal-03738415

<https://hal.science/hal-03738415>

Submitted on 28 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« LE Matriarcat primitif n'est plus ce qu'il n'a jamais été »

[Christophe Darmangeat](#)

Fondation Gabriel Péri | « La Pensée »

2022/2 N° 410 | pages 131 à 142

ISSN 0031-4773

DOI 10.3917/lp.410.0131

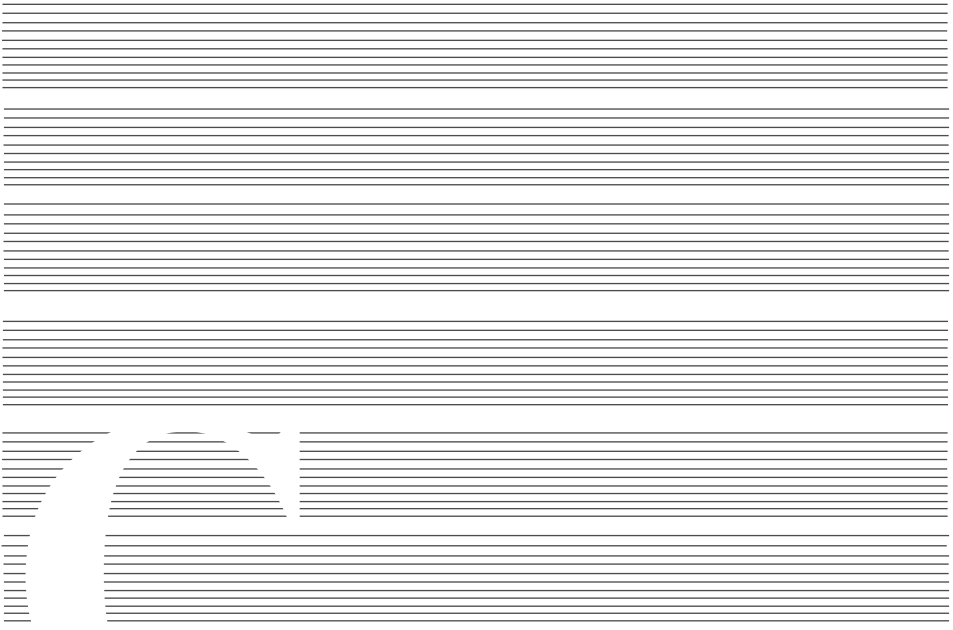
Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-la-pensee-2022-2-page-131.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Fondation Gabriel Péri.

© Fondation Gabriel Péri. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



CONFRONTATIONS

« LE MATRIARCAT PRIMITIF N'EST PLUS CE QU'IL N'A JAMAIS ÉTÉ »

Christophe
Darmangeat*

À l'occasion de la troisième édition du livre *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était. Aux origines de l'oppression des femmes*, le texte qui suit et qui en constitue une préface inédite revient sur divers débats récents à propos de la préhistoire des rapports sociaux entre les sexes.

Mots-clés : Engels ; archéologie, ethnologie ; rapports sociaux de sexe ; matriarcat ; division sexuelle du travail.

Avertissement :

Le texte qui suit constitue la préface à la troisième édition de mon livre, *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était. Aux origines de l'oppression des femmes*. À sa publication, en 2008, ce texte entendait confronter la thèse marxiste classique sur l'émergence de la domination masculine aux connaissances accumulées depuis lors par l'anthropologie sociale. Cette thèse était formulée dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, un livre rédigé en 1884 par F. Engels en lieu et place de K. Marx, décédé peu avant, sur la base des commentaires que celui-ci avait adressés à l'œuvre fondatrice de Lewis Morgan.

Engels affirmait que la domination masculine, loin d'être constitutive de la condition humaine, n'avait émergé qu'à un stade tardif de l'évolution sociale. Auparavant, prévalait universellement une situation de « droit maternel » – nous dirions aujourd'hui de matrilinearité. Si le terme de « matriarcat » ne figure pas une seule fois dans le texte d'Engels, celui-ci qualifiait néanmoins de « prééminente » la place sociale des femmes des temps anciens, en raison de leur rôle au sein de la famille, alors « industrie publique ». C'est seulement à l'âge des métaux, avec le développement de la richesse et des moyens de production détenus par les mains masculines, que

* Maître de conférences (HDR) – Université de Paris Cité, LADYSS.

cet équilibre avait été rompu. Souhaitant transmettre leurs biens à leurs fils (et non à leurs neveux), les hommes avaient renversé l'antique droit maternel et établi leur domination, signant ainsi, selon les mots d'Engels, la « défaite historique du sexe féminin ».

Sur quels arguments ces raisonnements s'appuyaient-ils, et comment avaient-ils résisté à la masse énorme de connaissances ethnologiques accumulées depuis les années 1870? Sans entrer ici dans les détails, force était de constater que de larges pans de l'exposé – dont l'idée centrale elle-même – ne pouvaient plus être acceptés. Les Indiens iroquois, en particulier, dont Morgan supposait que leur organisation sociale était typique du Néolithique, se sont révélés comme un cas certes non exceptionnel, mais assez minoritaire. Chez bien des peuples d'un niveau technique comparable, et même chez les chasseurs-cueilleurs, la domination masculine a été identifiée sous des formes parfois très marquées et formalisées. Quant aux arguments archéologiques convoqués depuis lors à l'appui de la thèse d'un matriarcat primitif, ils ne résistent pas davantage à l'examen.

Il fallait donc l'affirmer sans ambages : la thèse marxiste traditionnelle doit être entièrement reformulée. Dans un cadre matérialiste, le livre propose de comprendre les rapports entre sexes, tant dans leurs variations que leurs constantes, au prisme de la division sexuelle du travail. C'est elle, en effet, qui dès les sociétés de chasseurs-cueilleurs, a partout réservé aux hommes les moyens les plus efficaces de la violence et leur a ainsi assuré une sphère de pouvoir inexpugnable. Quant à l'actuelle et inédite aspiration à la mal nommée « égalité des sexes » – mieux vaudrait parler de la disparition des genres –, elle s'interprète comme le fruit de la généralisation des rapports marchands.

PRÉFACE À LA TROISIÈME ÉDITION

Cette troisième édition, qui intervient dix ans après la précédente, m'a donné l'occasion de procéder à divers ajustements. La modification la plus visible concerne la suppression de la partie intitulée « Une histoire de famille », qui traitait des systèmes de parenté et de leur évolution. Indépendamment des critiques qu'appelleraient sans doute certains passages, ce texte constituait en quelque sorte un second livre au sein même du premier. J'ai donc choisi de resserrer le propos sur la question principale, celle de la domination masculine dans les sociétés humaines, et d'alléger ainsi un volume fort copieux.

Sur le fond, j'ai procédé à quelques révisions. Certaines ont porté sur des formulations qui m'étaient entre-temps apparues approximatives ou erronées – c'est en particulier le cas au début du chapitre 6, dans les lignes qui traitent de l'émergence de la richesse et du rôle de la sédentarité et du stockage. Par ailleurs, ont été également intégrées certaines données

archéologiques récentes qui n'imposaient pas de modifications substantielles; c'est ainsi que j'ai reconsidéré la question des « mains féminines » dans l'art pariétal que, sur la base de la belle synthèse proposée par Anne Augereau¹, j'ai en partie modifié les paragraphes consacrés à la culture néolithique du Rubané, ou que j'ai intégré le récent réexamen du squelette viking de Birka, en Suède, qui indique que le « guerrier » fut très probablement une guerrière.

Ces modifications sont néanmoins demeurées marginales et, globalement, le texte de cette édition est très proche de la précédente. C'est donc dans cette préface que j'ai choisi de revenir sur quelques points qui appelaient de plus longs développements.

Le premier – et sans doute le plus important – concerne précisément l'étude archéologique des rapports de genre dans la préhistoire. Durant ces dernières années, ce domaine a continué de susciter une profusion de travaux, concernant à peu près toutes les zones du globe et toutes les périodes de la préhistoire. Il serait évidemment bien téméraire de ma part de prétendre maîtriser une masse aussi considérable de données et d'en rendre compte en quelques lignes². Il est clair que ces recherches ont grandement contribué à affiner notre perception des rôles genrés dans ces sociétés. Pour autant, ils n'ont pas apporté de révolution : le tableau général que l'on peut aujourd'hui dresser, s'il est plus précis que celui dont on disposait il y a quelques années, n'en diffère pas fondamentalement.

Ce point mérite d'autant plus d'être souligné que l'intérêt pour cette question déborde largement le cercle restreint des chercheurs, et que le sujet fait désormais régulièrement les gros titres de la presse grand public. Malheureusement, au motif que les préjugés misogynes auraient jusque-là biaisé le regard sur le passé, la rigueur et la prudence qui devraient guider l'enquête sont bien souvent négligées – pour ne pas dire franchement malmenées – au profit d'annonces tapageuses. En fait, tout se passe comme si la légitime aspiration actuelle des femmes à abolir les discriminations qui les frappent devait à tout prix trouver un lointain appui dans les sociétés paléolithiques et dans l'absence supposée de division sexuelle du travail censée y avoir prévalu.

Ce procédé s'est manifesté avec une vigueur toute particulière à l'automne 2020, après la parution d'une étude dirigée par un jeune chercheur états-unien³, qui affirmait avec fracas que parmi les divers peuples de l'Amérique préhistorique, une forte proportion de femmes chassaient au même titre que les hommes. Cette « révélation » bénéficia d'un immense retentissement médiatique dépourvu de toute distance critique. Il suffisait pourtant de regarder d'un peu plus près les éléments sur lesquels elle se fondait pour mesurer sa fragilité. La seule réelle découverte de l'équipe était un squelette unique, enterré avec des pointes d'armes de pierre, et dont le sexe annoncé comme féminin n'avait pu être déterminé que par une méthode laissant une grande marge d'incertitude. Quant à la base de données sur

1. Augereau, 2021.

2. Pour un ouvrage collectif récent de référence, voir Bolger 2013.

3. Haas *et al.*, 2020.

laquelle se fondait l'affirmation d'une forte minorité de femmes chasseuses sur l'ensemble du continent, elle était constituée d'éléments connus de longue date. De l'aveu même des rédacteurs de l'article, les cas considérés comme « sûrs » se limitaient en tout et pour tout à quatre individus, dont deux enfants... et la présumée femme qu'ils avaient découverte. La conclusion de l'étude était donc aussi tonitruante que peu assurée, et l'écho qu'elle a rencontré devait infiniment plus aux sentiments qu'elle inspirait dans le grand public qu'à son réel apport scientifique.

Dans la même veine, ces dernières années, les rayons des librairies ont vu se succéder les ouvrages sur les rapports de genre dans la préhistoire, écrits par des scientifiques ou avec leur caution. Un thème récurrent en a été que les femmes préhistoriques, longtemps invisibilisées ou dénigrées par une vision empreinte de préjugés machistes, devaient être enfin réhabilitées, reconnues comme « généreuses, habiles, audacieuses et volontaires »⁴, et jouissaient manifestement d'une place estimable puisque « actuellement, aucun argument archéologique ne conforte l'hypothèse qu'au paléolithique les femmes avaient un statut social inférieur à celui des hommes. »⁵

Pour cette même raison, il n'existerait en particulier aucune raison valable de supposer l'existence de la division sexuelle du travail à cette époque. Ainsi, les femmes de Chauvet ou Lascaux, loin de « balayer la grotte »⁶, selon une formule répétée à l'envi, accomplissaient probablement des tâches similaires à celles de leurs semblables masculins.

Un tel raisonnement est pourtant contestable à bien des titres. Pour commencer, il y a belle lurette que le consensus scientifique n'imagine plus l'âge de pierre comme un décalque rustique des classes américaines aisées des années 1950, avec une mère tout entière dévouée à sa famille et peu ou prou rivée à son domicile. Les observations ethnologiques ont démontré que, dans la plupart des sociétés de chasse-cueillette mobile, les femmes pourvoient à une partie significative, voire prépondérante, des besoins alimentaires du groupe, et que cette tâche impliquait bien souvent une importante activité physique et des déplacements considérables. Le cliché supposé de la ménagère paléolithique tient ainsi largement de la femme de paille.

Ensuite, pour évaluer la probabilité d'un phénomène donné, on ne peut pas se contenter de considérer l'absence d'indices archéologiques : il est impératif d'évaluer également la probabilité que ce phénomène ait laissé de tels indices, que ce soit dans les lieux, les objets ou les corps des êtres humains. Dans le cas de la division sexuelle du travail, c'est évidemment cette dernière catégorie qui est la plus informative. Or, s'agissant d'individus vieux de dizaines de milliers d'années, les restes qui nous en sont parvenus sont extrêmement fragmentaires. Ils se limitent à des dents et à des squelettes souvent

4. Cirotteau, Kerner, et Pincas, 2021, 241. Sous le même titre, ces auteurs ont également produit un documentaire diffusé sur *Arte* dans la série « Science grand format ».

5. Patou-Mathis, 2020, 153.

6. Patou-Mathis, 2020, 9.

incomplets, en quantité réduite et, le plus souvent en fort mauvais état. Or, toute division sexuelle du travail ne laisse évidemment pas des traces décelables dans de tels éléments. Ce simple constat oblige ainsi à garder en tête le vieil adage selon lequel « l'absence de preuve n'est pas la preuve de l'absence ».

Par ailleurs, les données ethnologiques apportent pour leur part un éclairage précieux. Elles montrent en effet que la division sexuelle du travail, dont le monopole masculin sur les armes les plus létales, était présente chez l'ensemble des chasseurs-cueilleurs observés sur la planète à l'époque moderne. Écarter l'hypothèse que cette situation découle d'une origine commune remontant à une époque indéterminée du paléolithique impliquerait de supposer que la division sexuelle du travail s'est mise en place à une époque récente et de manière indépendante dans l'ensemble de ces populations. Il va de soi qu'un tel scénario est beaucoup plus improbable, et qu'on voit mal quels facteurs seraient censés en rendre compte.

Au demeurant, et en dépit des difficultés déjà soulignées, il existe bel et bien des éléments d'ordre archéologique qui plaident en faveur de l'existence de la division sexuelle du travail au moins dans certaines des populations de chasseurs-cueilleurs du paléolithique récent. Les préhistoriens Sébastien Villotte et Christopher Knüsel ont étudié un ensemble de squelettes des deux sexes, dont les plus anciens dataient de 30 000 ans⁷. Or, cet examen a permis de mettre en évidence la présence, uniquement sur les coudes droits masculins, d'une déformation typiquement provoquée par des lancers répétés – et caractéristique, par exemple, de nos modernes joueurs de base-ball. L'étude souffre certes de certaines limites, à commencer par le petit nombre de squelettes paléolithiques sur lesquels elle a pu porter (une trentaine). Elle possède néanmoins le grand mérite d'offrir un aperçu étroit, mais d'une exceptionnelle profondeur temporelle, sur une réalité à propos de laquelle nous ne disposons d'à peu près aucune autre information exploitable. Et cet aperçu se révèle cohérent avec les observations ethnologiques.

Ce qui est vrai de la division sexuelle du travail l'est tout autant de diverses formes plus directes de la domination masculine dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs. On pense en particulier aux droits unilatéraux que les hommes exercent sur les femmes, notamment en matière sexuelle, à la polygamie réservée à leur seul bénéfice ou aux religions à initiation qui légitimaient leur suprématie sociale. Toutes ces coutumes n'ont aucune chance de laisser quelque trace archéologique que ce soit – aucune, en tout cas, qui puisse être interprétée comme telle avec certitude. Mais le fait que ces rapports sociaux ont été observés chez nombre de chasseurs-cueilleurs du présent ethnologique, sans que rien n'autorise à les mettre au compte de l'influence de l'Occident, nous oblige à envisager très sérieusement qu'ils aient déjà pu être de mise il y a 10 000, 20 000 ou 30 000 ans. Dès lors, ne pas souffler mot de leur existence chez les chasseurs-cueilleurs des derniers siècles, et constater l'absence de preuves archéologiques de la domination masculine sans se demander ce que de telles preuves

7. Villotte et Knüsel, 2014.

pourraient bien être, pour conclure à l'absence de domination masculine au Paléolithique relève beaucoup moins de la démarche scientifique que du tour de passe-passe.

Répetons-le donc : s'il est parfaitement légitime de combattre aujourd'hui pour l'émancipation féminine, et s'il est tout aussi légitime, sur un plan différent, d'étudier la dimension du genre dans les sociétés disparues, il faut se garder des raccourcis séduisants, mais qui n'aboutissent qu'à des victoires illusoire. Dans l'état actuel des connaissances, la division sexuelle du travail constitue une caractéristique fort ancienne des cultures humaines et avec elle, très probablement, la tendance à la domination masculine qui en découle ; ce qui ne signifie nullement que cette caractéristique soit indépassable à l'avenir.

Dans un autre ordre d'idées, il est nécessaire de revenir sur une question que le texte initial du livre abordait de manière trop rapide : celle des rapports entre domination (ou oppression) et exploitation. Les deux notions ne sont en effet pas synonymes : la première concerne la possibilité pour certains individus d'en contrôler d'autres et d'exercer sur eux une autorité non réciproque, de droit ou de fait. L'exploitation, elle, qualifie une relation économique dans laquelle une des parties bénéficie sans contrepartie du travail de l'autre. Or, s'il ne peut exister d'exploitation sans domination – nul ne se laisse spolier sans y être contraint –, toute domination ne revêt pas nécessairement un contenu économique. La question se pose en particulier à propos des sociétés de chasseurs-cueilleurs ou d'horticulteurs sans richesse, où l'on peut se demander si la domination des hommes, parfois très dure et formalisée, se traduisait par une exploitation des femmes. Dans les éditions précédentes, je répondais à cette question par la négative, mais sur la base d'éléments trop peu nombreux. Les recherches que j'ai menées depuis lors sur ce point ont conforté mon impression initiale⁸. Il existe évidemment très peu de données chiffrées sur le temps de travail des deux sexes dans ce type de société, et celles dont on dispose sont entachées de biais et d'incertitudes. Néanmoins, qu'elles portent sur des peuples de chasseurs-cueilleurs (San, Hadza, Ache, aborigènes australiens) ou de cultivateurs (Hiwi, Machiguenga, Yanomami), les estimations sont étonnamment convergentes. Si les hommes travaillent généralement un peu moins longtemps que les femmes, cette différence reste partout limitée, et les observateurs soulignent que le travail masculin est plus intensif et consommateur d'énergie. En fait, lorsque des inégalités économiques entre sexes sont perceptibles dans ces sociétés, elles semblent plutôt concerner la consommation, les femmes étant couramment frappées de divers interdits alimentaires. Il est toutefois bien difficile d'estimer la profondeur et l'impact réels de telles coutumes ; en effet, ce type de restrictions frappait également les hommes – en tout cas les hommes jeunes, et sur ce point, il est difficile de se fier aux témoignages des observateurs, très variables d'un cas à l'autre.

Chez les emblématiques Baruya de Nouvelle-Guinée, où la domination masculine atteignait des sommets et marquait la vie sociale de toute part, Maurice Godelier relève certes

8. Darmangeat 2015. Voir aussi ce billet de mon blog, La Hutte des classes, qui synthétise les données recueillies : <<http://cdarmangeat.blogspot.com/2014/10/les-femmes-etaient-elles-exploitees-par.html>>.

que les hommes se réservaient la viande de brousse et le morceau le plus apprécié des porcs domestiques, à savoir le foie. Pour l'ensemble des autres moyens de subsistance, cependant, « produits agricoles, pagnes, cape d'écorce, il règne une grande égalité entre les hommes et les femmes »⁹. La même image prévaut en ce qui concerne la répartition des charges de travail, les hommes accomplissant même les plus intenses et les plus risquées – et en tirant un sentiment de supériorité. Si l'on ne peut donc exclure que la domination masculine dans de telles sociétés se soit parfois traduite par quelques privilèges économiques, l'impression générale qui se dégage des données indique au contraire que dans la plupart des cas, sinon dans tous, cette traduction restait très partielle, voire inexistante.

La possible inégalité d'accès à la nourriture au détriment de la fraction féminine de la population est également au cœur de l'argumentaire provocant proposé par la chercheuse Priscille Touraille il y a quelques années et qui, en tout cas en France, a connu un certain retentissement. Le débat qu'il a suscité, très abondant – et souvent très vif – a presque exclusivement mis aux prises des journalistes ou de simples commentateurs. Le milieu scientifique, à de très rares exceptions près, est resté à l'écart, un fait qui a sans nul doute contribué à polariser les échanges autour de propositions simplifiées, sinon caricaturées, tant de la part de ses adversaires que de ses partisans.

Si l'on s'en tient aux écrits de Priscille Touraille elle-même, le raisonnement, développé dans sa thèse de doctorat, puis dans un livre et plusieurs articles¹⁰, s'articule autour de trois propositions fondamentales. La première est que chez l'être humain, la stature inférieure des femmes par rapport aux hommes constitue pour elles un désavantage reproductif, puisqu'elle leur fait courir un risque accru lors de l'accouchement. Le fait que, dans notre espèce, les mâles soient significativement plus grands que les femelles représente donc un paradoxe évolutif. Or – et c'est la deuxième proposition –, loin de reconnaître ce paradoxe et de l'expliquer, les théories traditionnelles l'ignorent. Troisième et dernière proposition, sa solution exige donc de faire intervenir des facteurs non biologiques, mais culturels, en l'occurrence un moindre accès aux ressources alimentaires pour les femmes, conséquence de la domination masculine.

Il m'est d'autant plus difficile de discuter en quelques lignes de cette thèse qu'elle touche à de multiples dimensions, dont beaucoup concernent un domaine – la biologie et les mécanismes de l'évolution – dont je suis loin d'être spécialiste. Il semble néanmoins que la taille inférieure des femmes de l'espèce humaine ne constitue un paradoxe évolutif qu'à condition de ne prendre en compte qu'une partie des mécanismes en jeu. Certes, toutes choses égales par ailleurs, la petite taille féminine constitue un handicap lors de l'accouchement ; mais bien d'autres variables interviennent, et de manière semble-t-il beaucoup plus significative, à commencer par la conformation du bassin. De plus, le succès reproductif des individus, qui est à la base des raisonnements évolutionnaires en biologie,

9. Godelier, [1978] 2006, 38.

10. Touraille, 2008 ; 2011 ; 2013.

ne se limite pas, tant s'en faut, au seul moment de la mise au monde de la progéniture. En particulier, une femme petite est aussi celle qui aura des besoins énergétiques moins élevés, et qui sera plus à même de survivre en cas de pénurie. L'évolution qui a déterminé une taille inférieure pour les femmes humaines traduit donc beaucoup moins un paradoxe (cette taille inférieure constituant unilatéralement un handicap) qu'un compromis entre des nécessités contradictoires. Au demeurant, le dimorphisme sexuel de stature en faveur des mâles, loin de constituer une spécificité et une exception humaines, est la règle générale parmi les mammifères et, plus encore, parmi les primates de notre lignée, sans qu'il corresponde chez eux à une captation inégalitaire des ressources au bénéfice des mâles. Si les données concernant les anciennes espèces humaines restent trop fragmentaires pour fournir des certitudes, la comparaison du dimorphisme d'*homo sapiens* avec les espèces de singes qui lui sont les plus proches suggère que la tendance évolutive menant aux humains n'a pas été porteuse d'un accroissement, mais d'une diminution de ce dimorphisme. Celui-ci aurait-il dû disparaître, comme l'affirme Priscille Touraille, avec la fin des combats entre mâles pour l'accès aux femelles ? Une telle conclusion suppose qu'il aurait constitué pour les femmes un handicap suffisamment lourd pour devoir être éliminé par l'évolution, et qu'il ne se soit pas perpétué comme un simple héritage du passé. Or, c'est précisément ce point qu'il faudrait démontrer.

Il est donc probable que le paradoxe que la thèse de Priscille Touraille s'efforce de lever soit plus illusoire que réel – et c'est bien là la principale objection qui doit lui être adressée. Tel semble être, en tout cas, l'avis de la communauté des biologistes qui a manifesté son scepticisme en ne jugeant pas nécessaire de discuter cette hypothèse. Au demeurant, ce paradoxe serait-il avéré que la solution proposée n'y répondrait sans doute pas de manière aussi convaincante qu'elle en a l'air. Si, chez les humains, les mâles sont plus grands que les femelles, c'est avant tout parce qu'ils prolongent leur croissance plus tardivement – les filles connaissant une puberté plus précoce, qui leur assure d'ailleurs autour de 12 ans une légère supériorité de taille sur les garçons. Comment un différentiel alimentaire serait-il apte à rendre compte d'une telle configuration ?

Enfin, sur un autre plan, il faut se garder d'interpréter trop vite les privilèges ou interdits alimentaires, qui sont effectivement légion dans les sociétés étudiées par l'anthropologie sociale, comme des sources de déficits nutritionnels pour les femmes. Pour commencer, comme on l'a dit, ces interdits ne frappent pas seulement les femmes, mais souvent, plus généralement les jeunes de deux sexes. Ensuite, le fait que certaines nourritures, notamment carnées, soient interdites aux femmes, à titre temporaire ou permanent, n'est pas nécessairement un facteur de carences alimentaires : pour tirer cette conclusion, encore faut-il être certain qu'elles n'ont pas accès par ailleurs aux nutriments dont elles sont ainsi privées. Un exemple d'interprétation unilatérale est fourni par la tribu des Chuckchee (Tchouktsches), éleveurs de rennes de Sibérie chez qui les femmes étaient incontestablement infériorisées. Touraille relève que, chez ce peuple, les hommes possédaient le privilège significatif de manger les premiers et cite leur proverbe selon lequel « une femme mange

les miettes »¹¹. Pour autant, cette pratique participait-elle d'une pression globale pour sous-alimenter les femmes et les rendre chétives? Un autre passage de la même ethnographie suggère tout le contraire :

« Un bassin large, parce qu'il facilite l'accouchement, est considéré comme un des principaux caractères de la beauté féminine. L'amant Chuckchee, faisant l'éloge de sa bien-aimée, commencera par sa force et sa stature, il affirmera ensuite qu'elle est grasse, puis il évoquera son large bassin, et seulement après attirera l'attention sur ses longs cheveux, ses sourcils fournis et son visage rubicond. Une courte formule d'éloge est simplement : "grande femme, grand bassin, longues tresses" . »¹²

Reste enfin un dernier point, dont certains lecteurs s'étonneront peut-être qu'il ne figure pas dans le corps du livre : celui de possibles fondements biologiques à la domination masculine – je ne parle pas ici de la force physique supérieure des hommes, mais d'éventuelles différences cognitives ou comportementales susceptibles d'expliquer leur domination. Dans sa version la plus crue, que défendait par exemple un professeur américain de sociologie dans les années 1970, « l'hormonal rend le social inexorable »¹³. Les hommes étant naturellement plus agressifs et les femmes plus empathiques, l'ensemble des sociétés humaines, quelles que soient leurs différences par ailleurs, s'étaient organisées en fonction de cette constante. Quant aux tentatives futures de mettre fin à un patriarcat « inéluctable »¹⁴, elles seraient inévitablement vouées à l'échec et, en contrariant les inclinaisons et compétences naturelles des deux sexes, à les rendre aussi malheureux l'un que l'autre.

Bien entendu, les nombreux scientifiques qui soutiennent aujourd'hui la réalité de différences cérébrales d'origine génétique entre hommes et femmes tirent rarement pareilles conclusions. En raison de ses résonances politiques, le sujet reste néanmoins explosif, comme en témoigne le ton volontiers acerbe que prennent les rares échanges directs entre ces auteurs et ceux qui contestent sinon que de telles différences existent, du moins qu'elles aient raisonnablement été prouvées. Ici encore, maîtriser et résumer en quelques mots une littérature aussi abondante et spécialisée relève de la gageure. Disons simplement que s'il est banal de constater l'existence de différences cérébrales ou comportementales entre hommes et femmes, il est infiniment plus difficile de les attribuer à une origine naturelle, en écartant ainsi l'éventualité qu'elles résultent de la socialisation propre à chaque sexe. Les études qui ont tenté de contourner cet obstacle se sont donc focalisées sur les nouveau-nés; malheureusement, les nourrissons humains sont si peu développés qu'il est extrêmement difficile d'imaginer des expériences qui produisent des résultats clairs et dénués de biais. Et le plus souvent, ces expériences n'ont pu être répliquées¹⁵.

11. Bogoras, 1909, XI: 54.

12. Bogoras, 1904, VII: 36-37.

13. Bogoras, 1909, XI: 54.

14. Goldberg, 1973.

15. Pour une revue des biais et des faiblesses de ces travaux et des conclusions illégitimes auxquels ils donnent lieu, voir Fillod 2019; Jordan-Young 2010.

Les différences comportementales entre hommes et femmes constituent également un des thèmes de prédilection d'une discipline en plein essor, la psychologie évolutionniste. Partant des universaux, ou quasi-universaux, observés de nos jours dans les sociétés humaines, celle-ci s'efforce de les rattacher à des dispositions comportementales qui, en raison de leur caractère alors avantageux, auraient été sélectionnées au cours de l'hominisation et conservées depuis lors. La validité scientifique de cette démarche continue de susciter un très abondant débat. Sans entrer dans les détails, en ce qui concerne les comportements sexués, une telle méthode de raisonnement et, par conséquent, les conclusions auxquelles elle parvient, soulèvent certains doutes. En particulier, on ne voit guère ce qui autorise à attribuer un trait psychologique majoritaire à une origine lointaine sur laquelle on ne dispose d'aucune information, plutôt qu'aux conditions sociales dans lesquelles ce trait a été observé¹⁶.

Un cas emblématique où les opinions largement admises ne s'avèrent guère étayées par la connaissance scientifique est celui de la testostérone. On tient généralement pour une banalité que cette hormone, que les mâles secrètent globalement en plus grande quantité que les femelles, favorise l'agressivité et joue un rôle avéré dans l'écart considérable observé, au sein de l'espèce humaine, entre la violence physique déployée par les hommes – surtout les jeunes adultes – et par les femmes. Or, à la différence de ce qui se passe dans d'autres espèces animales, chez les humains, la corrélation entre le taux de testostérone et l'agressivité des individus apparaît globalement très faible¹⁷. Même les tentatives de mettre au jour des mécanismes plus subtils, impliquant d'autres hormones, ne se sont pour le moment guère montrés concluants¹⁸. Il n'est pas exagéré de dire qu'au stade actuel de nos connaissances, le rôle possible de la testostérone dans les comportements est encore très loin d'être clairement avéré, et encore moins correctement évalué.

Si l'on ne peut donc écarter la possibilité d'une certaine sexuation génétique des cerveaux, celle-ci demeure donc aujourd'hui bien davantage une hypothèse de recherche qu'un fait solidement établi. On peut donc d'autant moins prétendre étudier comment et dans quelle mesure ce fait pourrait rendre compte des phénomènes sociaux. Chez une espèce au cortex cérébral et aux structures sociales aussi plastiques qu'*homo sapiens*, le lien entre les deux catégories de phénomènes est nécessairement aussi indirect que complexe.

Le livre qui suit ne prend donc pas parti dans ce débat qui ne pourra être tranché que par les avancées futures de la science. Avec un peu de provocation, on pourrait même se demander si, pour mettre en évidence d'éventuelles différences cérébrales de nature entre hommes et femmes, il ne faudra pas attendre une société qui n'exercera plus la moindre pression pour conformer les uns et les autres à des stéréotypes, c'est-à-dire une société où cette information sera désormais sans grand enjeu. Quoi qu'il en soit, il faut souligner

16. Sur ce point, voir par exemple McKinnon, 2010; Darmangeat et Le Quellec, 2021.

17. Book, Starzyk, et Quinsey, 2001; Carré et Archer, 2018.

18. Dekkers *et al.*, 2019.

pour finir qu'il n'existe aucun rapport direct entre la mise au jour de telles différences et l'attitude que la société pourrait adopter face à elles : fussent-elles avérées, ces différences ne légitimeraient pas davantage la perpétuation des rôles genrés que l'agressivité naturelle des humains ne légitime la violence privée. ■

Remerciements

Aux remerciements déjà exprimés dans les éditions précédentes, je dois ajouter les noms de Fabien Abraini, Anne Augereau, Irène Berthonnet et Patrick Laurenti, qui m'ont éclairé de leurs connaissances et de leurs remarques pour la rédaction de cette préface.

Références

- Augereau Anne
 - 2021, *Femmes néolithiques : le genre dans les premières sociétés agricoles*, Le passé recomposé, CNRS Éditions.
- Bogoras Waldemar
 - 1904, *The Chuckchee. Material Culture*, vol. VII, Memoir of the American Museum of Natural History, Leiden : Brill.
 - 1909, *The Chuckchee. Social Organization*, vol. XI, Memoir of the American Museum of Natural History, Leiden : Brill.
- Bolger Diane, éd.
 - 2013, *A Companion to Gender Prehistory*, Blackwell Companions to Anthropology 21, Malden, MA Oxford Chichester : Wiley-Blackwell.
- Book Angela S., Katherine B. Starzyk et Vernon L. Quinsey
 - 2001, « The Relationship between Testosterone and Aggression: A Meta-Analysis », *Aggression and Violent Behavior* 6 (6) : 579-99. <[https://doi.org/10.1016/S1359-1789\(00\)00032-X](https://doi.org/10.1016/S1359-1789(00)00032-X)>.
- Carré Justin M. et John Archer
 - 2018, « Testosterone and Human Behavior: The Role of Individual and Contextual Variables », *Current Opinion in Psychology* 19 (février) : 149-53. <<https://doi.org/10.1016/j.copsyc.2017.03.021>>.
- Ciroteau Thomas, Jennifer Kerner et Éric Pincas
 - 2021, *Lady Sapiens. Enquête sur la femme au temps de la Préhistoire*, Les Arènes.
- Darmangeat Christophe
 - 2015, « Certains étaient-ils plus égaux que d'autres ? II - formes d'exploitation sous le communisme primitif », *Actuel Marx* n° 58 (2) : 144-58.
- Darmangeat Christophe et Jean-Loïc Le Quellec
 - 2021, « Des dieux, des hommes et pas de rapports sociaux ? » *Sociétés plurielles*, S'expatrier, n° 4 (septembre), <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03323274>>.
- Dekkers Tycho J., Joost A. Agelink van Rentergem, Bren Meijer, Arne Popma, Eline Wagemaker et Hilde M. Huizenga
 - 2019, « A Meta-Analytical Evaluation of the Dual-Hormone Hypothesis: Does Cortisol Moderate the Relationship between Testosterone and Status, Dominance, Risk Taking, Aggression, and Psychopathy? » *Neuroscience & Biobehavioral Reviews* 96 (janvier) : 250-71. <<https://doi.org/10.1016/j.neubiorev.2018.12.004>>.
- Fillod, Odile
 - 2019, « Mirages de la biologie du genre ». In *Sciences & philosophie*, 65-79. Éditions Matériologiques. <<https://doi.org/10.3917/edmat.abou.2019.01.0065>>.

- Godelier Maurice (1978)
 - 2006, *La Production des grands hommes : pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Fayard.
- Goldberg Steven
 - 1973, *The Inevitability of Patriarchy*, New York : William Morrow & Co.
- Haas Randall, James Watson, Tammy Buonasera, John Southon, Jennifer C. Chen, Sarah Noe, Kevin Smith, Carlos Viviano Llave, Jelmer Eerkens, et Glendon Parker.
 - 2020, « Female Hunters of the Early Americas », *Science Advances* 6 (45): eabd0310. <<https://doi.org/10.1126/sciadv.abd0310>>.
- Jordan-Young Rebecca M.
 - 2010, *Brain Storm : The Flaws in the Science of Sex Differences*, Cambridge (Mass.) London : Harvard University Press.
- McKinnon Susan
 - 2010, *La Génétique néo-libérale : les mythes de la psychologie évolutionniste*, traduit par Sophie Renaut, Terra cognita, Éditions de l'Éclat.
- Patou-Mathis Marylène
 - 2020, *L'Homme préhistorique est aussi une femme : une histoire de l'invisibilité des femmes*, Allary Éditions.
- Touraille Priscille
 - 2008, *Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse : les régimes de genre comme force sélective de l'adaptation biologique*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
 - 2011, « Coûts biologiques d'une petite taille pour les Homo sapiens femelles : nouvelles perspectives sur le dimorphisme de la stature », in *Les mondes darwiniens*, 739-64, Éditions Matériologiques. <<https://www.cairn.info/les-mondes-darwiniens-volume-2-9782919694402-page-739.htm>>.
 - 2013, « Human Sex Differences in Height : Evolution Due to Gender Hierarchy? », in *Challenging Popular Myths of Sex, Gender and Biology*, édité par Malin Ah-King, 65-75. Crossroads of Knowledge. Cham : Springer International Publishing. <https://doi.org/10.1007/978-3-319-01979-6_7>.
- Villotte, Sébastien, et Christopher J. Knüsel
 - 2014, « "Ising of arms and of a man...": medial epicondylitis and the sexual division of labour in prehistoric Europe », *Journal of Archaeological Science* 43: 168-74. <<https://doi.org/10.1016/j.jas.2013.12.009>>.